

- A – Husserl, « La Terre ne se meut pas » (séance du 18 octobre)

Introduction

Pourquoi avoir choisi d'évoquer, outre son intérêt intrinsèque, ce texte aujourd'hui ?

Une des réponses se justifie par le fait qu'il m'a semblé utile d'explicitier certaines des allusions présentes dans les livres de Renaud Garcia, notamment dans *Le sens des limites. Contre l'abstraction capitaliste*. Allusion à Husserl lorsqu'il reprend sa formule « Galilée, ce génie découvrant et recouvrant », allusion aussi à Michel Henry et à la place qu'il accorde à la notion de « vie », Michel Henry dont l'oeuvre doit beaucoup à Husserl... même s'il s'en démarquera.

C'est dans son ouvrage *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* (la « Krisis ») qu'on peut lire cette formule sur Galilée. Ce livre regroupe une série de conférences faites à Prague dans les années 1935-36.

Avant d'évoquer ce texte, il m'a semblé utile d'évoquer aussi un autre texte, où il est question non pas de Galilée mais de Copernic, écrit à la même époque, celui d'où est tirée la phrase qui fait le titre de cet exposé.

→ Deux paragraphes donc correspondant à ces deux noms : Husserl (Copernic, Galilée, Descartes), Michel Henry (reprise de Descartes, critique de Husserl).

Mais au préalable, quelques indications relatives au contexte historique dans lequel furent prononcées ces conférences.

Le contexte historique :

Husserl né en 1859 est d'abord autrichien, puis prussien, enfin allemand. Connu comme le fondateur de la phénoménologie, terme auquel on associe notamment, outre Husserl, Heidegger, Sartre (*L'Être et le Néant, essai d'ontologie phénoménologique*), Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la perception*). Une précision : Husserl est juif.

Il étudie d'abord les maths, la physique, l'astronomie, la philosophie, et soutient une thèse de mathématiques en 1883, avant de soutenir en 1891 une thèse en philosophie *Sur le concept de nombre*.

Il publie en 1900 les *Recherches logiques*, en 1913 les *Idées directrices pour une phénoménologie* (« Ideen »).

Il est professeur à Halle, Göttingen, puis Fribourg.

En 1928, il est mis à la retraite, du fait qu'il est juif.

En 1933, l'accès à la bibliothèque de l'Université lui est interdit. La même année, Heidegger, son élève, membre du parti nazi, devient recteur de l'Université de Fribourg.

En 1936, il est radié du corps professoral, et il meurt en 1938.

→ C'est dans ce contexte, installation du nazisme, mesures antisémites, rapport avec Heidegger, que l'on peut comprendre certaines des phrases d'une conférence faite à Vienne le 7 mai 1935 dans laquelle on peut lire la phrase : « Il n'y a pas de zoologie des peuples » (p. 33), phrase qui prend tout son sens dans un contexte d'idéologie raciste dominante. On reviendra sur cette phrase lorsqu'il sera question de Michel Henry.

Dans cette conférence, il commence par affirmer que :

- « Les nations européennes sont malades. L'Europe, dit-on, est en pleine crise » (p. 15).

De quelle crise s'agit-il ?

Sa réponse :

- « Je suis certain moi aussi que la crise de l'Europe a ses racines dans les déviations du rationalisme. Mais cela n'autorise pas à soutenir que la rationalité comme telle est mauvaise en elle-même, ou qu'elle ait dans l'ensemble de l'existence humaine une importance de second plan » (p. 67).

Difficulté de la tâche : une critique des « déviations du rationalisme » qui maintienne toutefois l'exigence rationaliste, qui évite l'irrationalisme alors en vogue en Allemagne (Spengler, Heidegger...).

Il faut donc aller jusqu'à la racine de ces déviations, ce qu'il fait dans la *Krisis*. Mais la possibilité du diagnostic de crise suppose un renversement dans la manière de penser la cosmologie moderne dont on attribue l'origine à Copernic.

→ L'enjeu de ce travail n'est pas seulement d'ordre « épistémologique », il y va pour lui de la vie de l'esprit ; L'enjeu est d'ordre spirituel.

Dans la *Krisis*, il écrit :

- « Nous autres savants n'en sommes pas moins hommes ».

- Dans ces textes des années 30, Husserl s'adresse aux « hommes », la difficulté réside en ce qu'il s'exprime parfois comme un « savant ».

Husserl

- 1) **Copernic, « nous coperniciens ».**

_Nicolas Copernic, (1473-1543) médecin, astronome et chanoine (famille d'ecclésiastiques, oncle évêque, frère chanoine, sœur religieuse..). Auteur du *De revolutionibus orbium celestium* qui propose une conception héliocentrique du monde. Publié en 1543, juste avant sa mort. Mis à l'Index en 1616, suite à l'« affaire Galilée » (1564-1642). On parlera alors de la « révolution copernicienne » (jeu de mot sur « révolution »), pour qualifier le passage du géocentrisme à l'héliocentrisme (cf. Thomas Kuhn, *La révolution copernicienne*).

Que dit Husserl à propos de Copernic ?

On trouve la réponse dans un texte écrit en 1934 avec pour titre :

- « Renversement de la doctrine copernicienne dans l'interprétation de la vision habituelle du monde. L'arche-originale Terre ne se meut pas... ».

Lisons ce qu'écrit Husserl au début de son texte :

- « Nous coperniciens, nous hommes des temps modernes, nous disons :

La Terre n'est pas la « nature entière », elle est une des étoiles (sic) de l'espace infini du monde. La Terre est un corps de forme sphérique qui, certes, n'est pas intégralement perceptible d'un coup et par un seul, mais dans une synthèse primordiale en tant qu'unité d'expériences individuelles, nouées les unes aux autres. Mais ce n'en est pas moins un corps ! Encore qu'il soit pour nous le sol d'expérience de tous les corps dans la genèse empirique de notre représentation du monde. Ce « sol » n'est pas d'abord expérimenté comme corps... Si la Terre en tant que corps a acquis une validité constitutive – et que, par ailleurs, les étoiles sont appréhendées comme des corps apparaissant dans des apparences lointaines sans être intégralement accessibles, alors cela concerne les représentations du mouvement et du repos qui doivent leur être attribuées. C'est sur la Terre, à même la Terre, à partir d'elle et en s'en éloignant, que le mouvement à lieu. La terre elle-même, dans la forme originelle de représentation, ne se meut ni n'est en repos, c'est d'abord par rapport à elle que mouvement et repos prennent sens. Ce n'est qu'ensuite que la Terre se « meut » ou repose, et il en va de même pour les astres et la terre en tant que l'un d'entre eux » (T. M. p. 12).

Explication :

« Nous coperniciens, nous hommes des temps modernes... »- → Husserl s'inclut dans la représentation cosmologique initiée par Copernic, représentation par laquelle on entre dans « les temps modernes ». Husserl est « copernicien ». La terre est un corps, sphérique, comme tous les autres corps de l'espace infini du monde, même s'il n'est pas intégralement perceptible d'un coup et par un seul. Avant les vols spatiaux, la sphéricité de la terre n'était pas objet d'expérience directe.

Mais Husserl ajoute une idée qui vient nuancer la signification des premières phrases :

- « Encore qu'il soit pour nous le sol d'expérience de tous les corps... » et en tant que « sol », ce « sol » n'est pas d'abord expérimenté comme corps ».

→ Si l'on examine la manière dont les choses nous apparaissent, alors il faut dire que la Terre se présente à nous selon deux modalités, selon deux types d'expérience :

- La terre comme corps, avec une minuscule puisqu'elle est comme tous les autres corps de l'espace.

- La Terre comme sol, avec une majuscule, en tant qu'elle est le point à partir duquel le monde nous apparaît.

A ce qui nous semble maintenant une évidence, voire une trivialité, à savoir :

- « Que je sois en repos ou que je marche, mon corps propre est le centre et les corps en repos et mobiles sont tout autour de moi, et j'ai un sol sans mobilité » (T. M. p. 18),

Husserl va donner une signification considérable, ce en quoi va consister « le renversement de la doctrine copernicienne », à cette apparente trivialité.

- Ce qu'il appelle « la doctrine copernicienne », c'est la thèse selon laquelle, avec Copernic, l'astronomie devient une science par le fait qu'elle rompt avec l'anthropomorphisme, et l'anthropocentrisme, de la cosmologie antérieure.

Anthropomorphisme : tendance à décrire les « êtres », (notamment les êtres divins) en termes humains. Tendance que critiquait déjà Xénophane de Colophon :

- « Les Ethiopiens disent de leurs dieux qu'ils sont camus et noirs, les Thraces qu'ils ont les yeux bleus et les cheveux rouges », ou encore : « Si les bœufs et les chevaux et les lions avaient des mains et pouvaient, avec leurs mains, peindre et produire des œuvres comme les hommes, les chevaux peindraient des figures de dieux pareilles à des chevaux et les bœufs, pareilles à des boeufs ».

Anthropocentrisme : tendance à faire de l'homme l'élément central de l'univers.

N. B. : contrairement à une idée reçue (cf. Freud), l'anthropomorphisme n'entraîne pas ipso facto l'anthropocentrisme (cf. Aristote, Plotin... Rémi Brague).

Un point important retenu par Husserl : à une représentation subjective, anthropocentrique, « la doctrine copernicienne » nous donne une « vision » objective de l'univers. Objective, c'est-à-dire délivrée de toute subjectivité, une vision sans sujet, sans « point de vue », ce qui est une contradiction... comme si l'objectivité était une subjectivité non assumée.

Or ce que nous dit Husserl dans les phrases précédentes, c'est que la représentation de la terre comme « corps », c'est-à-dire, la « doctrine copernicienne » suppose la Terre comme « sol ». Pas de vue sans point de vue ! Dès lors bien loin d'éliminer la place du sujet, la doctrine copernicienne la requiert tout en la refoulant !

- « Avec l'astronomie la terre n'est plus un sol, cette science établit un devenir corps de la terre qui refoule le sens de la Terre comme sol » (Paul Ducros, *La Terre : la théorie du géostatisme de Husserl*, p. 39).

Husserl ne récuse pas la « thèse » de Copernic, mais il en reconsidère la signification, et renverse la « doctrine » copernicienne qu'il faut donc distinguer de la « thèse » copernicienne.

- « Thèse » copernicienne : la terre est aussi un corps, comme les autres corps.

- « Doctrine copernicienne » : dans l'univers, il n'y a que des corps ; → L'« objectivisme ».

- Thèse de Husserl : la Terre est certes un « corps », mais aussi un « sol » c'est-à-dire ce à partir de quoi il y a des corps.

- « L'enjeu de la pensée husserlienne n'est pas de redonner à la Terre une place qu'elle aurait perdue, mais d'avérer qu'elle n'en a pas en tant qu'elle est sol » (Paul Ducros, id.).

- Première question : qu'est-ce qui la constitue comme sol ? Réponse : le fait que la condition pour qu'il y ait des « corps », il faut un « sol », et pour qu'il y ait « sol », il faut « quelque chose » à partir de quoi il y a des corps, des « objets », ce qu'on appelle « sujet », plus précisément un « ego ».

- Seconde question : qu'est-ce que ce sujet, cet « ego » ?

On serait tenté de dire que c'est « un point », une réalité désincarnée, une « chose qui pense ». Telle n'est pas la position de Husserl, pour qui le sujet est toujours une être incarné, un « terrien », c'est-à-dire avec un « corps ». Et cette incarnation s'accompagne d'une appartenance à une communauté historique. Se trouve récusée la thèse du solipsisme de l'ego.

- « ...l'ego est lié à un corps en repos qui est pour lui un appui ; depuis ce corps en repos le fonds immobile de la Terre se donne mais sans se confondre avec lui...Chaque sujet (même l'« enfant de marin » ou « l'enfant d'astronaute ») appartient à une communauté historique et toutes les communautés historiques ont la Terre comme archi-foyer » (Paul Ducros, id., p. 51).

A noter que ce qui vaut pour la « terre », à la fois « corps » et « sol », vaut pour le « corps », à la fois « corps physique » et « corps propre ».- → Pas de monde sans « ego », et pas d'« ego » sans ego incarné.

Pourtant la science ne se présente pas ainsi. Est scientifique ce qui est purement objectif, ce dont la dimension de la subjectivité est supprimée.

- « ... la subjectivité qui crée la science n'a sa place légitime dans aucune science objective » (*La crise de l'humanité européenne et la philosophie*, p. 85).

C'est précisément le sens de « la doctrine copernicienne » : en se libérant de l'anthropomorphisme du géocentrisme antérieur, elle prétend atteindre un savoir « inhumain », un savoir sans sujet, oubliant par là que l'astronomie copernicienne sera toujours un « regard », donc supposera toujours un sujet.

- « La science serait ainsi la construction d'un pur regard englobant... totalement désincarné » (Paul Ducros, op. cit. p. 66).

Faire du sujet une réalité incarnée et historique semble aller de soi, pourtant, affirme Husserl, la science se présente comme discours désincarné, dans la mesure où « l'objectivité » par laquelle elle se définit implique le refus de la « subjectivité ». la science est science quand la part subjective de la pratique scientifique est éliminée... sauf que c'est impossible !

- « Les sciences de la nature ne sont pas les sciences de la subjectivité, elles sont l'effort d'écartier la subjectivité. Mais c'est une tentative vaine car la subjectivité revient, et l'effort de la phénoménologie n'est pas de rappeler la vie de la subjectivité constituante, mais de montrer qu'elle est toujours là. L'homme, et l'homme

moderne en particulier, n'est pas celui qui a oublié l'ego mais celui qui ne veut pas voir qu'il est inoubliable » (Id. p. 55).

Cet effort d'écartier la subjectivité, c'est « l'objectivisme », qui caractérise la « doctrine copernicienne », qu'il ne faut pas confondre avec la « thèse copernicienne » à laquelle adhère Husserl.

Pour conclure, on peut avec Paul Ducros déclarer que :

- « ... le copernicien est celui qui croit pouvoir être l'immobilité d'un pur regard déraciné et sans sol... Le renversement du copernicianisme prend ainsi tout son sens. Il ne consiste en rien à retourner au géocentrisme. Husserl n'est pas dans la nostalgie d'une interprétation symbolique du monde qui serait malheureusement perdue. Le géocentrisme est une expression essentielle, certainement plus proche de l'archè que l'héliocentrisme mais dans laquelle advient déjà l'oubli du sens originaire de la Terre. Le géocentrisme exprime la situation de l'homme, lié à un corps-sol privilégié. Toutefois il insiste sur sa corporéité et tend à en oublier la dimension du sol » (Id. p. 67).

A noter que « le géocentrisme antérieur à la « révolution copernicienne » était déjà oublié de la dimension subjective de sa représentation du monde. D'où le « toutefois » : « la philosophie débute sous forme de cosmologie » (*La crise...p.75*)... Cf. *L'écriture du dieu*, J. L. Borgès.

Husserl est donc « copernicien » (nous coperniciens), tout en renversant la « doctrine copernicienne ». Il procède à une certaine réhabilitation de l'anthropomorphisme. Plus exactement il reproche au géocentrisme de n'avoir pas fait la distinction du « corps » et du « sol », et par là d'avoir dit, à tort, des corps ce qu'il aurait dû dire, à bon droit, du sol.

Géocentrisme et héliocentrisme péchent tous les deux par le fait qu'ils ne font pas la distinction « corps »/ « sol ». Le géocentrisme est vrai du point de vue du sujet, mais prend cette dimension pour celle de l'objectivité, alors que l'héliocentrisme est vrai du point de vue de l'objet (de la science), mais refoule sa dimension subjective.

Conséquence :

Le monde dans lequel on vit n'est pas le monde de la science, et il serait quasiment impossible d'adopter pour le monde où l'on vit la langue qui convient à la science.

D'où il résulte que lorsque Albert Jacquard écrit :

- « Chaque fois que l'on dit « le Soleil se couche » ou « j'ai admiré le lever du Soleil », on dit une sottise » (*Science et croyance*),

il est à craindre que, si l'on suit Husserl, c'est Albert Jacquard qui dit une sottise.

C'est du moins ce que laisse entendre Rudolf Bkouche :

- « Il (A. J.) réduit le sens des phrases qu'il cite à leur seul sens objectif (scientifique), oubliant ce qu'elles signifient en tant qu'elles expriment moins des faits que la façon dont ces faits sont perçus par le sujet humain, ce que l'on peut appeler le rapport de l'homme au monde » (R. Bkouche, *La Terre ne se meut pas*, p. 1).

« Rapport de l'homme au monde »- → Ce que Husserl appelle « le monde de la vie (« lebenswelt »), et qui conduit R. Bkouché à distinguer la « pertinence » du sens commun et la « vérité » de la connaissance scientifique et à considérer qu'il faut « accepter la non-unité de notre rapport au monde ».

Non-unité que refuse la « doctrine copernicienne », qui s'est prolongée en scientisme, idéologie selon laquelle le seul rapport au monde légitime est celui de la science.

-->Il serait vain de vouloir remplacer pour parler de notre rapport au monde dans la vie quotidienne, nos expressions habituelles (« le soleil se lève »...) par des expressions conformes à la science astronomique.

- (Parenthèse : dans la mesure où Freud établit une continuité entre les trois humiliations, cosmologique, biologique, psychologique, la question se pose de savoir si la thèse selon laquelle « il faut accepter la non-unité de notre rapport au monde » vaut pour les trois domaines. Auquel cas il serait aussi vain de vouloir adopter dans la vie de tous les jours le langage de la psychanalyse (« il fait son oedipe »...) que de vouloir adopter le langage des astronomes pour parler des saisons et des jours).

Ce point sera l'objet d'un approfondissement lorsqu'il sera question de Galilée.

Une nouvelle question, la question essentielle pour Husserl, dans ses conférences des années 30 : quel est le rapport entre la « doctrine copernicienne » et le diagnostic de crise des sciences européennes ? La réponse viendra, elle aussi, en son temps.

Retenons simplement pour l'instant qu'une des conséquences de cette affirmation « la Terre ne se meut pas » réside dans le fait que si pour la science la terre est un corps, pour les hommes elle est aussi un sol, et surtout que de ce fait la science n'en veut rien savoir. Pour la science il n'y a que des corps... qui plus est inertes !

Le monde de la science est un monde sans vie et sans sujet... par principe...

- « ... il n'y a jamais eu et ... il n'y aura jamais de science objective de l'esprit » (*La crise...*p. 93).

→ Il n'y a pas de « science de l'homme », ou, il n'y a de science que de ce qui dans l'homme n'est pas humain.

- 2) **Galilée, « ce génie découvrant et recouvrant ».**

- a) « Galilée, génie découvrant... » :

C'est notamment dans ses lettres que Galilée explique en quoi ses investigations présentent une originalité par rapport à l'astronomie antérieure :

- « Le livre de la nature est écrit en caractères géométriques, et non pas en caractères alphabétiques comme le Roland Furieux ».

- « La philosophie est écrite dans le très grand livre qui est en permanence ouvert devant nos yeux, le livre de l'univers... Signor Sarsi, sortez de vos livres et ouvrez le Livre de la Nature : ce grand livre est écrit avec des triangles, des cercles, etc... » (*Il saggiatore*, 1621).

(à mettre en relation avec cette phrase du *Livre de la Sagesse* : « Dieu a tout établi par le nombre, le poids, la mesure ».)

→ Plusieurs significations :

Les « caractères géométriques » sont connus des seuls « géomètres », alors que les caractères alphabétiques » sont connus (ou du moins utilisés) de et par tous.

Le « non pas » introduit une opposition entre les Lettres et les Sciences, en disqualifiant les premières. La Physique d'Aristote était une physique du sens commun, une « phénoménologie » qui rendait parfaitement compte de l'expérience de chacun d'entre nous. Le « *De natura Rerum* » de Lucrèce était à la fois « poème » et traité de « physique ».

Par ce genre de propos, Galilée fait un usage singulier du platonisme :

- Platonisme : les « caractères géométriques » sont des « idéalités », étrangères au monde sensible. La géométrie est la science de ces objets idéaux, connaissables à condition de se détourner du sensible (cf. « caverne »).

- Galilée : les « caractères géométriques » sont dans la nature », c'est le sens de « le livre de la nature est écrit en caractères géométriques ». Dès lors la physique peut, et doit, devenir géométrie, qui n'est plus seulement science des objets idéaux, mais aussi des corps sensibles. C'est par là un des sens de la « révolution galiléenne », la physique acquiert le statut de science grâce à la mathématisation de sa langue.

Là encore Husserl ne récuse par cet aspect de la « révolution galiléenne », mais cet aspect n'en épuise pas la signification. D'où la suite de sa formule :

- b) « Galilée génie... recouvrant » :

L'idée c'est que cette « révolution » a un prix (un prix qui se dit en plusieurs sens), à savoir la nécessité de distinguer dans la nature sensible ce qu'on appelle les qualités secondes et les qualités premières :

- Qualités premières : grandeurs, figures, multitudes, mouvements lents et rapides.

- Qualités secondes : saveurs, odeurs, sons.

Or du point de vue de leur rapport à la géométrie, il y a entre les deux types de qualités, une différence essentielle, à savoir que, des objets du monde physique, avec des objets plats, ronds, etc. aux objets mathématiques, tels que « triangles, cercles, etc., il y a « passage à la limite ». Le « cercle » est un « rond » parfait. Ce qui rend possible la mathématisation des qualités premières, donc de la physique.

Au contraire, il n'y a pas de perfection d'une couleur, d'une odeur, ce qui rend impossible la mathématisation des qualités secondes.

- « Il n'y a pas de perfection du bleu, ou de norme de l'odeur du jasmin, alors qu'il y a une perfection du circulaire ou du plat... Lorsque nous nous intéressons à ces formes-limites pour elles-mêmes, « alors nous sommes géomètres » (F. de Gandt).

Conséquence :

Les qualités premières sont possiblement objets de connaissance, et sont quantifiables, alors que les qualités secondes, objets des sens, relèvent des appréciations qualitatives et subjectives.

- Face à cette distinction, deux positions :

- Soit on déclare que la physique nous livre, grâce à sa mathématisation, une connaissance de ce qui dans la nature est quantifiable, mesurable, mais n'a rien à nous dire des saveurs, des odeurs, des sons i.e. de la dimension sensible de la nature, domaine réservé à la poésie et aux « Lettres ».- → C'est la position de Husserl, et de la phénoménologie. Le « monde de la science » n'est pas le « monde de la vie ».

Le prix à payer (le « moindre prix »), pour la réalisation de l'objectivité, est considérable, en ce sens que la nature telle que la physique la conçoit est une « nature » sans vie :

- « Pour qu'on soit certain d'atteindre une réalité objective stable, il faut s'en tenir à la nature comme chose quantifiable, comme *res extensa*. On ne retient de la nature qu'un squelette, une armature, un bâti spatio-temporel » (F. de Gandt).

Cela ne serait pas grave (d'où « le moindre prix »), si ce point était reconnu, mais la « révolution galiléenne » outrepassa cette conclusion et va considérer que les qualités secondes sont non pas inconnaisables mais illusoires.

- Soit, et cela semble être la position de Galilée, et de bon nombre de ses successeurs, ce qu'on appelle « la Modernité » :

- « Pour que les corps puissent exciter en nous les saveurs, les odeurs et les sons, il n'y a pas besoin d'autre chose... que de grandeurs, de figures, mouvements lents et rapides » (Galilée).

C'est la position de « l'objectivisme », du « scientisme », du « naturalisme ». Les qualités secondes sont des illusions générées par les organes sensoriels dont une explication physique peut fournir la cause.

→ Ce qui signifie :

- Les sens, tels du moins que la langue commune s'efforce de les traduire, n'ont, de la nature, rien à nous dire en terme de connaissance.

- Cela signifie même plus : les informations livrées par les sens sont illusoires : nous vivons dans un monde illusoire, dont la science a pour raison d'être de nous délivrer. Le monde de la vie est le monde dans lequel vit Rolando Furioso !... le monde vu par un fou !

Ce qui n'a pas été clairement compris, c'est que cette conception appauvrie de la nature résulte de la méthode retenue, et non pas de l'essence de la nature.

- « ... nous prenons pour l'être... le vêtement d'idées... qui n'est que méthode » (Husserl, *Krisis*).

(Critique implicite de la proposition de Descartes : « la méthode est nécessaire pour la recherche de la vérité » (*Règles pour la direction de l'esprit*, IV).

Si on lit attentivement la phrase de Galilée, on en déduit l'idée que Galilée se fait de la physique. Il ne s'agit pas de décrire l'essence de la nature pour nous qui entretenons avec elle un rapport sensible, mais de l'expliquer. Ce que fait comprendre Michel Henry qui a une façon très parlante d'exprimer la conséquence de la position galiléenne :

- « Le baiser qu'échangent les amants n'est qu'un bombardement de particules microphysiques » (*Incarnation*, p. 146).

Ce dernier ne nie pas qu'un baiser correspond à un bombardement de particules, mais selon lui, cette explication ne dit rien quant à sa signification pour les personnes qui l'échangent.

- « Nous autres savants n'en sommes pas moins hommes » (*Krisis*).

Or il semble qu'avec Galilée, et sans doute avec ses successeurs, tout se passe comme si l'explication devait entraîner la suppression de la question de la signification... et donc du fait que nous sommes des hommes !

- Précisons : « et sans doute ses successeurs » :- → ce que vise Husserl c'est moins Galilée que la signification que ses successeurs ont fait de son héritage. Ses successeurs : la signification qu'on a donné à sa « révolution », ce que Husserl appellera la « Modernité ».

D'où ce « choix » de la seconde position, plutôt que de la première position, que Husserl qualifie de « substruction », et qui fait de Galilée ce « génie recouvrant » :

- « Il est de la haute importance que nous prenions garde à une substitution (« frauduleuse », ajouté par F. de Gandt), qui s'accomplit déjà avec Galilée, et qui met le monde mathématique des idéalités, grâce à une substruction, à la place de l'unique monde effectif, le monde effectivement donné dans la perception, celui qui est pour nous chaque fois expérimenté et expérimentable, notre monde vécu quotidien » (Husserl, *Krisis*, p. 57).

Cette distinction, faite par Husserl, aide à comprendre ce qu'il entend par « phénoménologie » :

- « Quel est ce tout sauf-la-forme, ce tout qui fait la richesse ou la substance des choses ? ... La matière phénoménologique, ce sont ici des qualités sensibles, celles qui sont corrélatives et inverses des qualités de forme : couleur, chaleur, bruit » (F. de Gandt).

On peut évoquer Renaud Garcia qui place en exergue de son livre *Le sens des limites* cette phrase de Jean Giono :

- « Le divin que communique à la matière la perception sensuelle de la vie, au lieu de l'employer à chercher le goût des choses, nous l'utilisons à en expliquer les raisons. Quand précisément la raison des choses est leur goût » (*Le poids du ciel*).

Alors que pour la tradition scientifique, le monde de la vie est le monde des illusions, le monde de « l'insensé » qu'est Rolando Furioso, pour Husserl, et pour les phénoménologues, il est le monde du sens... et de ce qui fait le « goût » de la vie.

Inversement, si le monde de la vie est le monde du sens, le monde de la science est un monde dépourvu de sens.

Ce que vise Husserl ce n'est donc pas la vérité de l'explication, qui peut être juste, là n'est pas la question, mais sa signification.

C'est même en raison de la justesse éventuelle de la méthode, i.e., la lecture mathématique de la nature, la physique galiléenne, que la physique n'a rien, par principe, à nous dire de la vie, i.e. de la signification pour nous de notre rapport au monde. Dit autrement :

La condition de l'objectivité scientifique est la mise à l'écart de la vie et de la subjectivité. Ce qui correspond à un aspect de la pensée de Descartes :

- c- Descartes : « ...tous les philosophes de la modernité sont des cartésiens, de même que tous les physiciens sont galiléens » (*Krisis*, p. 469).

Que veut dire Husserl lorsqu'il déclare que tous les philosophes de la modernité sont des cartésiens ?

On peut terminer ce qui se présente comme le début d'un syllogisme, si l'on ajoute la proposition implicite :

- Les cartésiens sont galiléens.

D'où l'on conclut que :

- Tous les philosophes de la modernité sont galiléens.

Il faut comprendre « philosophe » dans le sens de vision du monde partagée par la tradition philosophique dominante, tradition commune à la majorité des philosophes et des physiciens (on parlerait de « paradigme »).

Pour étayer cette thèse, il suffit de se reporter à la *seconde méditation* et plus spécialement au passage où Descartes analyse, examine un « morceau de cire » :

- § 11, ce qu'il fait lorsqu'il (considère les) « choses les plus communes, et que nous croyons comprendre le plus distinctement, à savoir les corps que nous touchons et que nous voyons... Prenons par exemple ce morceau de cire qui vient d'être tiré de la ruche : il n'a pas perdu la douceur du miel qu'il contenait, il retient encore quelque chose de l'odeur des fleurs dont il a été recueilli ; sa couleur, sa figure, sa grandeur sont apparentes ; il est dur, il est froid, on le touche, et si vous le frappez, il rendra quelque son. Enfin toutes les choses qui peuvent distinctement faire connaître un corps se rencontrent en celui-ci ».

→ Ce que « nous croyons comprendre le plus distinctement, à savoir les corps que nous touchons et voyons » : comme Saint Thomas, nous déclarons connaître « les corps que nous touchons et voyons » (« La preuve du pudding, c'est qu'on le mange »!).

L'exemple du morceau de cire précise le contenu de cette « connaissance ; elle est composée de :

- sa « douceur » (on dirait sa « saveur »), son « odeur », sa « couleur », sa « figure », sa « grandeur », sa « dureté », sa « froideur », sa « sonorité »- → des « qualités perçues par « l'entremise des sens », ce qu'on avait appelé les qualités secondes ».

Mais le paragraphe suivant va corriger cette première affirmation, et faire comprendre le « que nous croyons comprendre » :

Descartes procède à une expérience de pensée , dont il va tirer plusieurs conclusions :

- § 12« Mais voici que, cependant que je parle, on l'approche du feu... ».

- Première conclusion :

- Cette expérience de pensée permet d'abord de conclure que la « saveur », l'« odeur », la « couleur », la « figure », la « grandeur » n'appartiennent pas nécessairement à la cire. « ... tout ce que j'y ai remarqué par l'entremise des sens... se trouvent changées, et cependant la même cire demeure ».

- D'où la suite : « voyons ce qui reste ».

Et la réponse :

- «... il ne demeure rien que quelque chose d'étendu, de flexible et de muable»

La cire, telle qu'elle est, est ce qui demeure, une fois éliminées, les qualités secondes, i.e. sensibles.

- Seconde conclusion :

- « Et je concevais pas clairement et selon la vérité ce que c'est que la cire, si je ne pensais qu'elle est capable de recevoir plus de variétés selon l'extension que je n'en avais imaginé. Il faut donc que je tombe d'accord, que je ne saurais pas même concevoir par l'imagination ce que c'est que cette cire, et ... il n'y a que mon esprit seul qui le conçoive ».

Dit autrement : ce que je connais des choses sensibles est un acte de l'entendement et non de la perception sensible :

- « ... sa perception... n'est point une vision, ni un attouchement, ni une imagination... mais seulement une inspection de l'esprit.. ».

Conclusion qu'il va renforcer par une autre expérience de pensée au :

- §14 . Du fait que « je suis presque (on reviendra sur le « presque ») trompé par les termes du langage ordinaire ... je voudrais presque (id.) conclure, que l'on connaît la cire par la vision des yeux, et non par la seule inspection de l'esprit. -> comme on le fait lorsque d'une fenêtre je dis que « je vois des hommes, tout de même que je dis que je vois de la cire ».

Là encore, le langage est « presque trompeur » car si les mots disaient la réalité de l'expérience, je ne devrais pas dire que « je vois des hommes »:

- « ... que vois-je de cette fenêtre sinon des chapeaux et des manteaux, qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes feints qui ne se remuent que par ressorts... ? » .

Je ne vois pas des hommes, mais dans cette formulation, il y a un jugement qui lui est vrai, du moins quant à son contenu :

Le « presque trompé » : je ne vois pas des hommes, mais ce sont bien des hommes que je dis voir.

- « ... je juge que ce sont de vrais hommes ; et ainsi je comprends par la seule inspection de mon esprit, ce que je croyais voir de mes yeux ».L' « erreur », la « presque » erreur, ne porte pas sur le contenu de la prétendue vision mais sur la désignation de l'acte de mon esprit.

On peut alors voir en quoi Descartes est fidèle à Galilée, qui voit des cercles, des triangles i.e. des objets idéaux dans la nature.

Ce qu'écrit Descartes s'apparente à ce qu'on avait dit de Galilée la dernière fois :

- « Il est de la plus haute importance que nous prenions garde à une substitution (« frauduleuse », ajouté par F. de Gandt), qui s'accomplit déjà avec Galilée, et qui met le monde mathématique des idéalités, grâce à une substraction, à la place de l'unique monde effectif, le monde effectivement donné dans la perception, celui qui est pour nous chaque fois expérimenté et expérimentable, notre monde vécu quotidien » (Husserl, *Krisis*, p. 57).

Mais on peut tirer encore une conclusion qui reste implicite chez Descartes :

Du fait qu'il met sur le même plan « morceau de cire » et « hommes qui passent dans la rue », il n'y a pas du point de vue de la connaissance, de différence entre un corps inerte (comme la cire) et un corps vivant (comme celui des « hommes dans la rue »). Ce que reconnaît d'ailleurs Descartes :

- « Je me considérais, premièrement, comme ayant un visage, des mains, des bras, et toute cette machine composée d'os et de chair, telle qu'elle paraît en un cadavre, laquelle je désignais par le nom de corps ».

Le corps vivant, et singulièrement le corps humain est la même chose que le corps physique. C'est un « objet », et comme tel susceptible d'être réparé, transformé... augmenté (-→ *Discours de la méthode*, 6^e partie : « on se pourrait exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi de l'affaiblissement de la vieillesse, si on avait assez de connaissances de leurs causes et de tous les remèdes dont la nature nous a pourvus »).

En toute rigueur, si le langage disait ce que l'esprit connaît des corps matériels, on ne ferait pas la différence entre un corps vivant et un cadavre, entre un corps et une machine. Et l'on devrait cesser de dire que l'on voit des êtres vivants, comme on devait cesser de dire que « le soleil se couche ».

Conséquence :

- Du point de vue de Descartes, la physique, pour devenir une science est une géométrie,

A ce propos, considérons la phrase qui est écrite sur le monument érigé en son honneur à Stockholm :

- « Durant ses quartiers d'hiver, confrontant les mystères de la nature avec les lois des mathématiques, il conçoit l'audacieux espoir d'ouvrir avec la même clef les secrets de la l'une et de l'autre ».

Ce qui signifie :

- 1) Il n'y a pas de « mystères de la nature », il y a une langue pour la comprendre, les mathématiques.

- 2) Il n'y a pas de « mystère de la vie », pas de différence entre les corps matériels et les corps animés.

Notons que « nature », comme « physique » contreviennent à leur étymologie:

- Physique- → phusis, → phuein : faire pousser, faire naître, de même que « nature » est de la même famille que « naître ».

Ce qu'on appelle la « biologie » est une physique. C'est, tout au plus, un « département » de la physique. Cela résulte de la conception cartésienne du corps :

- « ... par le corps, j'entends tout ce qui peut être terminé par quelque figure » (*Méditation II*, p. 40).

Ce qui se trouve congédié, c'est le « vitalisme », i.e. la position selon laquelle la « vie » est une propriété irréductible à la physique.

Et la biologie, contrairement à son étymologie, n'est pas la science de la vie. La « vie » n'est pas un objet pour la science. Comme l'écrit François Jacob :

- « On n'interroge plus la vie dans les laboratoires » (*Logique du vivant*, p. 320).

François Jacob ajoute :

- « ... ce qu'a démontré la biologie, c'est qu'il n'existe pas d'entité métaphysique pour se cacher derrière le mot vie » (Id. p. 328).

Husserl serait d'accord avec la première phrase mais pas avec la seconde. Le galiléisme de la méthode scientifique lui interdit par principe de supposer une notion confuse, rebelle à sa mathématisation telle que la vie.

Phrase à partir de laquelle on peut tirer plusieurs conclusions :

- 1) La « vie » est une notion confuse, métaphysique, et la biologie devient une science lorsqu'elle s'affranchit de la métaphysique. → scientisme.

Précisons que cette première phrase de François Jacob ne traduit pas exactement sa pensée, puisqu'il écrit aussi : « La biologie ne peut, ni se réduire à la physique, ni se passer d'elle » (*Logique du vivant*, p. 328).

Il rejoint ainsi Georges Canguilhem selon qui :

- « Si le vitalisme est vague et informulé comme une exigence, le mécanisme est strict et impérieux comme une méthode » (*Connaissance de la vie*, p. 110).

- 2) la distinction vivant/machine n'a pas de raison d'être, « concevoir » n'est pas différent de « fabriquer ». Le « transhumanisme » est l'aboutissement de la « révolution galiléenne » (cf. Descartes, plus haut).

- 3) Il n'y a pas de différence entre les corps matériels et « mon » corps, entre l'objectivité et la subjectivité.

Pour faire la transition avec ce qui va suivre, on retiendra surtout que Husserl introduit un concept important « le monde de la vie » (*Lebenswelt*) qu'il va opposer au « monde de la science », récusant ainsi l'opposition traditionnelle « monde de la science/ opinion ». Ce qu'il distingue de la vérité des propositions scientifiques, c'est le « sens » des propositions par lesquelles s'exprime le « monde de la vie, alors que selon l'opposition

traditionnelle le monde de la science s'oppose au monde de l'erreur, de l'illusion... dont la science recherche l'explication causale.

Mais un philosophe français va aller plus loin encore dans l'élucidation de ce « monde » (on comprendra les guillemets dans un instant) de la vie.

- **B – Michel Henry « On n'a jamais vu un homme »** (Séance du 29 novembre).

Transition :

La dernière fois, le 18 octobre, on était parti de la déclaration provocatrice de Husserl, « la Terre ne se meut pas », titre abrégé d'un texte écrit en 1934. déclaration provocatrice de la part d'un universitaire sérieux qui reconnaît le bien-fondé de la « théorie copernicienne ». Que signifie donc cette provocation ?

Husserl nous dit par là que la vérité des théories scientifiques n'annule pas la pertinence des propositions de la langue commune. Il faut distinguer deux mondes :

- Le « monde de la science », où la terre tourne autour du soleil.

- Le « monde de la vie », où le soleil se lève, tourne autour de la Terre, qui elle ne se meut pas.

Husserl prend ainsi, par avance, le contre-pied de la déclaration d'Albert Jacquard :

- « Lorsqu'on dit que le soleil se lève on dit une sottise ».

La sottise, ce serait de vouloir décrire notre expérience de terrien, en s'efforçant de parler le langage de la science.

On a vu ensuite que ce qui vaut pour l'astronomie (Copernic) vaut aussi pour la physique (Galilée). La physique naît à partir du moment où Galilée déclare que « le livre de la nature est écrit en caractères géométriques ». Pour pouvoir affirmer cela, il faut distinguer dans les corps physiques, les « qualités premières », grandeurs mesurables, et les « qualités secondes », saveurs, odeurs, couleurs ..., non mesurables, susceptibles d'une appréciation subjective (« des goûts et des couleurs... »).

Mais

on peut interpréter cette distinction de deux façons :

- 1) Comme le fera une tradition, qualifiée par Husserl, de naturaliste, objectiviste, celle qui fait de la science, la seule langue légitime pour dire le monde et notre rapport au monde. Ce qui revient à déclarer, comme le formule Michel Henry :

- Le baiser qu'échangent les amants n'est qu'un bombardement de particules ».

Ce qui est peut-être vrai du point de vue de la physique ne correspond aucunement à la réalité vécue de l'expérience humaine, restituée par les formules de la langue commune, ou mieux encore, par la littérature ou la poésie (→ la langue du « Roland furieux »).

- 2) Une seconde manière de considérer la signification de la physique, dès lors qu'elle appréhende tous les corps comme les corps physiques. La physique, en ce cas, n'a rien à nous dire de la vie, dans sa dimension vécue.

Aujourd'hui, avec Michel Henry, la réflexion sur la signification de ce qui s'est passé dans la culture européenne aux débuts des Temps Modernes va se faire plus radicale.

Pour résumer :

- Husserl : « La Terre ne se meut pas ».

- Henry : « On n'a jamais vu un homme ».

→ Deux propositions également provocatrices.

Ce qui est en jeu, c'est la signification du « voir », c'est « l'essence de la manifestation » (titre de la thèse de Michel Henry).

- Husserl : qu'est-ce que je dis quand je dis que « le soleil se couche » ?

- Henry : qu'est-ce que je dis quand je dis qu'« on n'a jamais vu un homme » ?

Quelle idée de l'homme est-elle requise pour que cette phrase ait un sens ? Quelle signification accorder à « voir » pour que cette phrase ait un sens.

Avant de commencer cette seconde partie, consacrée à Michel Henry, on peut s'attarder un instant sur l'évolution des préoccupations des deux penseurs. L'un et l'autre commencent par des recherches d'ordre théorique, destinées plutôt à un lectorat universitaire de « spécialistes ».

- Husserl : *Origine de la géométrie, Recherches logiques...*

- Henry ; *L'Essence de la manifestation...*

Tous les deux écrivent ensuite des livres portant sur la culture européenne moderne et contemporaine à propos de laquelle ils portent un diagnostic de crise.

- Husserl : *La crise de l'humanité européenne...*, *La crise des sciences européennes...*

- Henry : *La barbarie, Théorie d'une catastrophe...*

Même point de départ : Galilée, ce « génie découvrant et recouvrant ».

Deux questions :

- Qu'est-ce qui fait la parenté de leur démarche ? En quoi « galilée » a à voir avec la « crise de l'humanité européenne », (Husserl) avec la « barbarie » (Henry)?

- En quoi les analyses de Michel Henry se distinguent-elles de celles de Husserl ?

Michel Henry :

Repères biographiques et bibliographiques :

- Né en 1922, Résistant en 1943 (nom de clandestinité : Kant). Mort en 2002.

- Défini par la revue en ligne *Grand Angle, Vers une réflexion libertaire*, comme un « grand philosophe français de la deuxième moitié du XXème siècle, apprécié de générations de philosophes mais aujourd'hui méconnu de grand public ». Longtemps professeur à l'Université de Montpellier.

- Thèse : *L'essence de la manifestation*, 1963.

- *Philosophie et phénoménologie du corps*, 1965.

- Roman : *L'amour les yeux fermés* (Prix Renaudot, 1976).

- *Généalogie de la psychanalyse*, 1985. (« La psychanalyse n'est pas un commencement mais un terme, le terme d'une longue histoire qui n'est rien de moins que celle de la pensée de l'Occident, de son incapacité à s'emparer de ce qui seul importe et ainsi de son inévitable décomposition. Freud est un héritier, et un héritier tardif », p. 5).

- *Marx*, 1986 (« Le marxisme est l'ensemble des contresens produits sur Marx », Marx, « l'un des premiers penseurs chrétien de l'Occident »... l'un des plus grands penseurs de tous les temps »).

- *Phénoménologie matérielle*, 1990.

- *Voir l'Invisible. Sur Kandinsky*, 1998.

- *La Barbarie*, 1990.

- *Du communisme au capitalisme. Théorie d'une catastrophe*, 1990.

- *C'est moi la Vérité. Pour une philosophie du christianisme*, 1996. (« Le christianisme ne dispose pas lui-même de concepts adéquats pour sa Vérité la plus haute » (*Incarnation*, p. 16), importance de l'Évangile selon saint Jean → cf. F. Jullien, *Ressources du christianisme*)

- *Vie et Révélation*, 1996.

- *Incarnation. Une philosophie de la chair*, 2000.

- *Paroles du Christ*, 2002.

- *Auto-donation (Entretiens et conférences)*, posth. 2004.

- *Le socialisme selon Marx*, 2008, posth. (« Aucun penseur n'a eu plus d'influence que Marx, aucun n'a été plus mal compris. Marx est un philosophe inconnu. Les raisons pour lesquelles la pensée philosophique de Marx est restée plongée, jusqu'à nos jours, dans une obscurité au moins partielle, sont multiples. Je ne retiendrai que la principale : le marxisme. Le marxisme fait écran entre Marx et nous », p. 9).

- Audi Paul : *Michel Henry, une trajectoire philosophique*, 2006.

- Giroux Matthieu : *l'oubli de la vie, Michel Henry face au monde moderne*, 2022.

Michel Henry entretient un rapport singulier à l'égard des penseurs qu'il commente (Descartes, Freud, Marx, christianisme...). A commencer par rapport à Husserl : sa démarche s'inscrit dans celle de Husserl tout en s'en éloignant.

Pour commencer à saisir sa démarche, on peut partir de la phrase de Husserl :

- « ... tous les philosophes de la modernité sont des cartésiens, de même que tous les physiciens sont galiléens » (*Krisis*, p. 469).

Michel Henry accepterait la seconde proposition, mais nuancerait la première. Tout se passe comme si M. Henry précisait que Descartes ne doit pas être confondu avec « les cartésiens »

- I - Un autre Descartes.

Dans « *Généalogie de la psychanalyse*, M. Henry se livre à une lecture serrée des *Méditations*, ce qui lui permet d'exhiber un autre Descartes.

Michel Henry procède à une réinterprétation radicale du cogito cartésien et par là de la relation entre « penser » et « sentir ».

- « Mais qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense. Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent... Enfin, je suis le même qui sens, c'est-à-dire qui reçois et connais les choses comme par les organes des sens, puisqu'en effet je vois la lumière, j'ois le bruit le bruit, je ressens la chaleur. Mais l'on dira que ces apparences sont fausses et que je dors. Qu'il en soit ainsi; toutefois, à tout le moins, il est très certain qu'il me semble que je vois, que j'ois, et que je m'échauffe ; et c'est proprement ce qui en moi s'appelle sentir, et cela pris ainsi précisément, n'est rien autre chose que penser ».

Si on lit attentivement cette phrase, on s'aperçoit que Descartes entend « sentir » en deux sens.

- « ... une chose qui doute, qui affirme... et qui sent ». Ici « sentir » est une modalité parmi d'autres de la pensée. Il s'agit essentiellement de la perception sensible, ce que dit la phrase suivante « ... qui reçois et connais les choses comme par les organes des sens ». Sentir = voir, ouïr, ressentir.

- Il envisage ensuite la possibilité que ces perceptions soient des « apparences ».

Mais

les exemples retenus ne laissent pas de susciter une question, dans la mesure où Descartes met sur le même plan « voir », « ouïr » et « ressentir » (ou « s'échauffer »).

Or

Ces actes de l'esprit ne sont pas à mettre sur le même plan, et surtout la certitude qui est la leur n'est pas du même ordre.

- « Voir », « entendre » sont des perceptions, i. e. des représentations, dont la certitude ne concerne que la dimension subjective.

- « Ressentir » est une « affection », une « douleur », un « pàtir » qui ne renvoie à aucun objet extérieur . La question de l'apparence ne se pose donc pas dans ce cas.

Ce qui est ici confondu se trouve plus nettement distingué dans un autre texte de Descartes :

- « ... on peut y être trompé touchant les perceptions qui se rapportent aux objets qui sont hors de nous, ... mais ... on ne peut pas l'être en même façon touchant les passions, d'autant qu'elles sont si proches et si intérieures à notre âme qu'il est impossible qu'elle les sente sans qu'elles soient véritablement telles qu'elle les sent. Ainsi souvent lorsqu'on dort, et même quelquefois étant éveillé, on imagine si fortement certaines choses qu'on pense les voir devant soi ou les sentir en son corps, bien qu'elles n'y soient aucunement ; mais, encore qu'on soit endormi ou qu'on rêve, on ne saurait se sentir triste ou ému de quelque autre passion, qu'il ne soit très vrai que l'âme a en soi cette passion » (*Passions de l'âme*, § 26).

La pensée correspond donc à deux sortes d'« idées » :

- certaines sont des représentations, comme « voir », « entendre » :

- « ...les idées sont en moi comme des tableaux ou des images » (*Méd. III*).

→ Ici l'idée est conçue essentiellement comme un acte de l'entendement. L'idée est ce que je conçois et se pose la question de l'« adéquatior rei et intellectus », i. e. de la vérité.

Par ce fait de la distance entre le contenu représenté et sa représentation, l'erreur est possible, et se pose la question de la possibilité pour une idée-représentation de représenter adéquatement son objet.-→ Problème traditionnel des théories de la connaissance : comment quelque chose extérieur à nous peut-il être connu par nous, sinon par une représentation ?

Mais

- d'autres sont des « passions », comme « ressentir », « se sentir triste ou ému » i.e. des « idées » qui ne sont pas des représentations étant « si proches et si intérieures à notre âme qu'il est impossible qu'elle les sente sans qu'elles soient véritablement telles qu'elle les sent ».

- « Par le nom d'idée j'entends cette forme de chacune de nos pensées par la perception **immédiate** de laquelle nous avons connaissance de ces mêmes pensées » (*Rép.IIème obj.*).

- « Je prends le nom d'idée pour tout ce qui est conçu **immédiatement** par l'esprit. En sorte que, lorsque je veux et que je crains, parce que je conçois en même temps que je veux et que je crains, ce vouloir et cette crainte sont mis en moi au nombre de mes idées » (*Rép. IIIèmes obj.*).

Du fait qu'elles ne sont pas des représentations, la question de l'adéquation ne se pose pas. Elles sont l'objet d'une certitude immédiate.

- « Par le nom de pensée, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons **immédiatement** par nous-mêmes » (*Rép. IIèmes obj.*).

→ Ce qui correspond à une affection, un « pâtir ».

Ce que disait aussi Malebranche (1638-1715):

- « Le trou dans mon doigt n'est pas la même chose que la douleur » (*Entretiens*).

→ Je me représente un trou dans mon doigt, alors que je ressens la douleur qui accompagne le trou.

Par la vue (sensible ou intellectuelle), je ne peux pas faire la différence entre un corps matériel et mon corps (ou un autre corps vivant), alors que la différence est immédiate du point de vue du « ressenti ».

« Sentir » a deux sens, que dans la phrase d'où on est parti, Descartes ne distingue pas : « est sensible », ce qui a la capacité de sentir ; c'est aussi le corps inerte de la nature matérielle, ce qui précisément n'est pas « sensible ».

Il existe une expérience, propre aux êtres vivants, qui n'est pas de l'ordre de la représentation, qui n'est pas conscience de quelque chose », qui est de l'ordre de l'épreuve, expérience « pathétique ».

D'où la thèse de Michel Henry, qui est une interprétation originale du « cogito » : celui-ci est plus de l'ordre du « pâtir » que du « concevoir ». Plus exactement, « une chose qui pense », c'est en premier lieu, et contrairement à ce que laisserait supposer l'ordre de l'énumération (« qui doute, qui conçoit... et qui sent ») une chose « qui sent ».

- « Je pense chez Descartes veut tout dire sauf la pensée. Je pense veut dire la vie, ce que l'auteur de la Seconde Méditation appelait « l'âme »... (*Généalogie ...*, p. 7).

« Descartes n'a cessé d'affirmer que nous sentons notre pensée... je sens que je pense, donc je suis. Voir c'est penser voir... mais penser voir, c'est sentir qu'on voit » (*Généalogie...*, p. 29).

Ce qui, dans la phrase d'où on est parti, nous fait comprendre tout autrement « sentir » dans la fin du passage :

- « ... il me semble que je vois, que j'entends, que je m'échauffe, et c'est proprement ce qui en moi s'appelle sentir, et cela, pris précisément, n'est rien autre chose que penser ».

→ Bien loin d'être une modalité parmi d'autre du fait de penser, le sentir en est un aspect essentiel. A condition de préciser un « sentir » qui ne doit pas être confondu avec le sentir de la « connaissance sensible »

Qu'en conclure sinon qu'il existe un autre Descartes que celui qui a donné le « cartésianisme ». Ce qu'affirme Matthieu Giroux :

- « Aux yeux de Michel Henry, le cogito primitif cartésien n'était pas un « je pense », mais bien plutôt un « je me sens »... la pensée... ne se constitue pas d'abord dans une représentation, dans un écart intentionnel ou dans le retour de la pensée sur elle-même » (*L'oubli de la vie*, p. 10).

Il existe donc deux conceptions de l'« idée » chez Descartes, l'idée-représentation de la connaissance sensible ou intelligible (percevoir, entendre, concevoir...), et l'idée-affection sans distance à l'intérieur d'elle-même, objet d'une certitude absolue irréductible à un voir, ou à une « inspection » de l'esprit.

Et donc deux types d'expérience :

- 1) Celle par laquelle je dis voir des hommes alors que je vois des « manteaux et des chapeaux », celle par laquelle je vois des corps physiques, et le corps humain comme un « cadavre ».

- « ... que vois-je de cette fenêtre sinon des chapeaux et des manteaux, qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes feints, qui ne se remuent que par ressorts, mais je juge que ce sont de vrais hommes... » (*Méd. II*).

→ La vue me fait « voir » des corps physiques inertes. Si je dis que je vois des hommes, ce voir est une « inspection de l'esprit ».

- « ...par le corps j'entends tout ce qui peut être terminé par quelque figure » (*Méd. II*). → Galilée.

- « Je me considérais premièrement, comme ayant un visage, des mains, des bras, et toute cette machine composée d'os et de chair, telle qu'elle paraît en un cadavre, laquelle je désignais par le nom de corps ».

→ Lorsque je suis en face d'un corps, je ne fais pas la différence entre un corps vivant et un corps physique, inerte.

- 2) Celle par laquelle je m'éprouve dans une auto-affection, l'expérience par laquelle je m'éprouve comme un corps, celle par laquelle la « vie » selon le terme utilisé par Henry, se manifeste à travers moi.

Michel Henry a recours à deux images pour qualifier les deux expériences :

- « L'extase », qui suppose une distance entre le sujet et l'objet (- → représentation, intentionnalité...).

- « L'étreinte pathétique » par laquelle la vie se manifeste en moi.

- « ...la pensée la plus initiale, entrevue par Descartes à l'aube de la culture moderne, n'avait justement rien à voir avec celle qui allait guider cette culture, par le biais des théories de la connaissance et de la science, vers un univers tel que le nôtre... mais cette pensée inaugurale plutôt, dans son retrait du monde et son irréductibilité au voir, dans la subjectivité radicale de son immédiation à soi-même, méritait un autre nom, que Descartes lui donna d'ailleurs, le nom d'âme ou, si l'on préfère, le nom de vie. Mais le cartésianisme lui-même n'a pas su se maintenir sur cette crête étroite des significations originelles et, pour comprendre ce monde de notre temps, c'est son déclin plutôt qu'il convient d'interroger » (*Généalogie...*, p. 52).

Mais tout se passe comme si « cet autre Descartes » avait été oublié par la tradition philosophique occidentale. Michel Henry va même jusqu'à suggérer que Descartes lui-même ne va pas jusqu'au bout de son « intuition », comme le montre cette phrase des *Méditations* :

- « Entre mes pensées quelques-unes sont comme les images des choses, et c'est à celles-là seules que convient le nom d'idées » (*Méd. III*).

Alors qu'il dit « presque » le contraire dans la *Réponse à la IIème objection*.

- « Pour Henry, Descartes est, avec Galilée, le grand penseur des « Temps Modernes ». Mais contrairement à la figure de Galilée, celle de Descartes est profondément ambivalente. Avec lui, tout aurait pu basculer si seulement il s'en était tenu à certaines intuitions initiales. Malheureusement, il semblerait que Descartes n'ait pas été à la hauteur de sa propre découverte » (Matthieu Giroux, p. 93).

- « La seconde méditation se clôt sur cette conclusion paradoxale qui consiste à exclure l'affectivité de l'apparaître pour le réduire au seul voir... » (M. Henry, *Généalogie de la psychanalyse*, p. 58).

Le « cartésianisme », quant à lui, a privilégié le Descartes auquel on est habitué, le Descartes dualiste, la « res extensa » étant le corrélat de la « res cogitans », (celui qui affirme que grâce aux développements de la physique, donc au mécanisme sur lequel elle repose, nous pourrions « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » (*Discours de la méthode*).

- « Aux yeux de Michel Henry le monde moderne débute avec la révolution scientifique de Galilée et son prolongement dans la physique cartésienne de la res extensa » (Mathieu Giroux, *L'oubli de la vie*).

Explication : la « res extensa » est le corrélatif de la « res cogitans », qui se distingue comme le sujet de la connaissance et l'objet, lorsque celui-ci est le monde. La « res extensa » est l'ensemble des corps matériels, dont on a vu que la physique a une connaissance dans la mesure où elle les appréhende sous l'angle des qualités premières, accessibles, comme le dit Descartes, par une « inspection de l'esprit ».

-->Le monde, et l'homme, selon Descartes (le Descartes de la tradition) : un esprit sans corps (res cogitans) et un corps sans vie (res extensa).

Je précise « le Descartes de la tradition ». En effet, Descartes prend soin, pour parler de la relation de l'âme et du corps, de déclarer qu'« il ne suffit pas qu'elle soit logée dans le corps humain, ainsi qu'un pilote en son navire, sinon peut-être pour mouvoir ses membres, mais qu'il est besoin qu'elle soit jointe et unie plus étroitement avec lui pour avoir, outre cela, des sentiments et des appétits semblables aux nôtres, et ainsi composer un vrai homme » (*Discours*, Vème partie).

Mais il semble que la VIème partie du *Discours* oublie ce qu'il vient de dire dans la Vème :

- « ... s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher... on se pourrait exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi de l'affaiblissement de la vieillesse, si on avait assez de connaissance de leurs causes, et de tous les remèdes dont la nature nous a pourvus » (*Discours*, VIème partie).

- C'est le projet de la Modernité, ce qu'on appelle parfois le « prométhéisme », dont le transhumanisme est la manifestation la plus récente.

Projet dont Michel Henry ne partage pas l'optimisme, ce projet ayant un prix qui a à voir avec ce que Michel Henry appelle « barbarie », ou Matthieu Giroux « l'oubli de la vie ».

- Quel rapport entre Galilée et la « barbarie » de la Modernité ?

- II- **Michel Henry, Descartes et Galilée** . « Tous les philosophes de la modernité sont cartésiens » .

Michel Henry radicalise l'analyse husserlienne de la *Krisis*, qui voit en Galilée ce « génie découvrant et recouvrant », en parlant plus de la « réduction galiléenne » que de la « révolution galiléenne ».

- « Le génie de Galilée... fut... d'user de la géométrie comme mode de connaissance de la matière au lieu de limiter son champ à celui des figures idéales » (*Incarnation*, p. 141).

La conséquence consiste dans le fait que si la nature est écrite en caractère géométrique, tout ce qui n'est pas traduisible dans cette langue, à savoir les qualités secondes, n'a pas de réalité. D'où la conclusion à tirer que le monde dans lequel nous vivons relève de l'illusion.

- « L'affirmation catégorique de Galilée est que ce corps sensible que nous prenons pour le corps réel... n'est qu'une illusion et que l'univers réel n'est pas composé de corps de ce genre... l'univers réel est formé de corps matériels étendus... C'est ce corps matériel étendu, pourvu de formes et de figures, qu'il s'agit de connaître. Or il existe une science des figures et des formes pures... c'est la géométrie.... Le corps matériel étendu...n'et pas seulement le corps inerte des « choses », mais celui de l'homme aussi bien » (Id.).

Il faut pousser le raisonnement jusqu'à son terme : Si la physique mathématique nous permet de connaître la nature, elle est aussi capable de connaître ces phénomènes naturels que sont les illusions de la conscience commune. La « psychologie » sera scientifique lorsqu'elle deviendra un département de la physique, via la biologie.- → neurosciences.

- « La réduction galiléenne ne se borne pas toutefois à exclure les qualités sensibles, elle en propose l'explication : celles-ci tiennent à l'organisation biologique de ces animaux particuliers que nous sommes » (Id.).

Ce que Michel Henry formule ainsi :

- « Le baiser qu'échangent les amants n'est qu'un bombardement de particules microphysiques » (Id.).

C'est la conséquence de la décision méthodologique de ne considérer que les qualités secondes.

→ « Aux yeux de Michel Henry le monde moderne débute avec la révolution scientifique de Galilée et son prolongement dans la physique cartésienne de la *res extensa* » (Matthieu Giroux, *l'oubli de la vie*).

Ce que disait très bien Descartes, en cela galiléen, lorsqu'il déclarait :

- « Je me considérais, premièrement, comme ayant un visage, des mains, des bras, et toute cette machine composée d'os et de chair, telle qu'elle paraît en un cadavre, laquelle je désignais par le nom de corps » (Méd. II).

Pour Descartes, on l'a vu, dans cette 2ème Méditation du moins, il n'y a pas de différence entre les corps matériels et les corps vivants, et mon corps.

Mais cette conséquence peut être comprise de deux façons :

- 1) Il n'y a pas de différence entre un corps vivants et un corps inertes. La « vie » est une notion confuse (cf. plus haut).

- 2) Si la « vie » est invisible, c'est que la vue n'est pas la faculté appropriée pour appréhender la vie.

- « La révélation propre à la vie s'oppose trait pour trait à l'apparaître du monde... la vie se révèle. La vie est auto-révélation » (M. H., *Auto-donation*, p. 32).

La première conclusion est celle requise pour faire de la science. Le « mécanisme » est la condition de l'objectivité scientifique.

La seconde conclusion est celle retenue par Michel Henry. Elle consiste à affirmer que ce que dit la science est peut-être vrai, mais à condition d'ajouter qu'elle ne livre pas, comme elle a pu le prétendre, la réalité du monde, (de « l'être » plutôt) mais seulement, ce qui de l'être est sans vie, à savoir ce qui est « vu », « représenté », à savoir le monde.

- « ... c'est aujourd'hui, en dépit des progrès merveilleux de la science, ou plutôt à cause d'eux qu'on en sait de moins en moins sur la vie. Ou, pour être plus rigoureux, qu'on ne sait plus rien d'elle, pas même qu'elle existe. Et cela c'est la biologie qui nous le dit, qui dit que devant son regard, dans son champ d'investigation scientifiquement circonscrit et défini, rien de tel que le « vivre » ne se montre jamais » (*C'est moi la vérité*, p. 52).

- « L'illusion de Galilée, comme de tous ceux qui, à sa suite, considèrent la science comme un savoir absolu, ce fut justement d'avoir pris le monde mathématique et géométrique, destiné à fournir une connaissance univoque du monde réel, pour ce monde réel lui-même, ce monde que nous ne pouvons qu'intuitionner et éprouver dans les modes concrets de notre vie subjective » (Michel Henry, *La Barbarie*).

Dans cette phrase, en même temps qu'il définit l'illusion de Galilée, Michel Henry révèle la modalité d'appréhension de la vie, cela par le verbe « éprouver ».

(Et l'on a vu qu'on trouve chez Descartes des textes où ce dernier entrevoit une toute autre conception du sentir que celle qui correspond à la connaissance sensible, un sentir non représentatif, compris sur le mode de « l'étreinte pathétique », et non pas de la vue.

- « je vois », « j'ois » → représentations- → transcendance de l'objet.

- « je ressens » → affection, épreuve, sentiment → étreinte immanente sans distance).

- 3) Si l'« on n'interroge plus la vie aujourd'hui dans les laboratoires », ce n'est pas parce que la biologie a démontré « qu'il n'existe pas d'entité métaphysique pour se cacher derrière le mot de vie » (F. Jacob), c'est bien plutôt que la vie n'est pas objet de représentation.

- « ... La vie ne se représente pas, elle n'est pas en ce sens un objet de connaissance » (Matthieu Giroux, p. 20).

Selon Michel Henry :

- « Toute vie est par essence invisible » (*Essence de la manifestation*).

Mais si elle n'est pas objet de connaissance elle est « objet » de certitude irrécusable. La certitude n'est pas l'affaire de la seule connaissance, comme le présuppose l'interprétation traditionnelle de Descartes ainsi que les « théories de la connaissance ».

Michel Henry dira :

- « On n'a jamais vu un homme ». (→ cf. *C'est moi...* p. 131)

Ce qui ne veut pas dire que l'homme n'existe pas, ou qu'il serait un être purement spirituel, mais que « l'humanité » de l'homme, dans ce qu'elle a de plus charnel, n'est pas accessible par la vue, c'est-à-dire par un acte « représentationnel ». L'humanité s'éprouve dans l'expérience pathétique du souffrir et du jouir, expérience essentiellement corporelle, le « sentir » de Descartes.

- « Ce qui n'a ni « face », ni « dehors », ni « visage » et que personne ne peut voir : la subjectivité dans son immanence identique à la vie » (*Généalogie...*, p. 54).

- Questions qui restent en suspens :

- Si je m'éprouve vivant, qu'est-ce qui fait l'originalité du vivant humain ?

- Qu'est-ce qui m'assure de l'existence d'autres vies, animales ou humaines, si le mode d'accès à la vie est dans un « s'éprouver », si « on n'a jamais vu un homme » (ni même un autre être vivant?)

Pour résumer, on pourrait dire que si pour Husserl, « tous les philosophes de la modernité sont cartésiens », il faudrait commencer par en excepter Descartes lui-même, ce que ne fait pas Husserl. D'où la question : en quoi Michel Henry se distingue-t-il de Husserl ?

- III - **Michel Henry et Husserl**. « La phénoménologie, c'est l'intentionnalité » (Levinas).

On associe généralement Husserl à l'affirmation relative à la conscience selon laquelle :

- « Toute conscience est conscience de quelque chose ».

Ce qu'on appelle l'intentionnalité, qui définit la relation de l'esprit à son objet.

L'intentionnalité signifie que la conscience est, selon les termes de Michel Henry, extatique. Par la conscience, je suis projeté dans un « hors-de-soi », dans un « monde », perçu comme extérieur.

Tout se passe comme si l'intentionnalité husserlienne retenait de Descartes la conception « représentationnelle » de l'idée. Lorsque Husserl écrit que « tous les philosophes de la modernité sont cartésiens », cela signifie que la tradition philosophique dominante a retenu de Descartes la thèse selon laquelle « les idées sont en moi comme des tableaux ou des images ». L'intentionnalité est conçue sur le modèle de la « vision ». L'idée, acte de l'esprit, est la représentation d'un objet hors de moi comme un « voir », que ce voir soit le voir de l'organe des sens, ou qu'il soit une « inspection de l'esprit ». Le critère de la vérité est « l'évidence » (- → video).

→ Husserl est encore cartésien.

Matthieu Giroux parle du « présupposé de la tradition philosophique occidentale (selon lequel) l'essence se manifeste dans une extériorité », ce qu'on appelle le monde.

N. B. : On a parlé à ce propos de « métaphysique de la représentation », métaphysique à laquelle échappent en partie Schopenhauer, qui a écrit « *le monde comme volonté et représentation* », ou encore Nietzsche, avec le concept de « *Volonté de puissance* ». → Ce que Michel Henry formule par le terme de « vie ».

En résumé, une des thèses de Michel Henry, c'est qu'il y a deux types d'expérience que l'on confond souvent, et qui résultent d'une conception de la conscience pensée en terme de représentation, et cela même, et peut-être surtout par Husserl (« intentionnalité »), ce en quoi Michel Henry se démarque de ce dernier. L'« essence de la manifestation » ne se réduit pas au « voir » représentatif.

- « L'apparaître ou la manifestation n'est pas le privilège de l'extériorité, de l'hors-de-soi, du monde. Il y a un deuxième apparaître que l'histoire de la philosophie a occulté... un apparaître sans distance, sans écart intentionnel, un apparaître où l'ego se révèle à lui-même dans une pure épreuve de soi » (Id. p. 61).

→ D'où le titre de son livre, *L'essence de la manifestation* :

Ce qui se manifeste ne se manifeste pas seulement, et pas essentiellement, selon la modalité de la représentation... et donc du « voir ».

Ce qui semble être le cas chez Husserl, fidèle en cela à Descartes et à la plupart des philosophes classiques. Michel Henry reprend une thèse d'un philosophe, à ses yeux injustement oublié, Maine de Biran (1766-1824), qui propose une conception originale du « sujet ».

Pour ce dernier, le sujet est, plutôt qu'un « je pense », un « je peux », qui se traduit par le sentiment de l'effort.

Or , à la différence du « je pense » qui implique l'idée de représentation, le « je peux » correspond à un « rapport » pathétique, non pas avec un objet du monde, mais avec soi. Un soi qui s'éprouve vivant, d'une vie dont il n'est pas l'origine mais qu'il éprouve se révéler à travers lui. L'expérience fondatrice de l'humanité en moi, c'est celle d'un « je peux », mais d'un « je peux » qui m'est donné, que je reçois sans que je l'aie demandé.

- « Etre un soi signifie s'éprouver soi-même, non pas par ses propres forces, mais dans la vie » (*Auto-donation*, P. 149).

(N. B. : Position fort différente de celle de l'ex-istentialisme de type sartrien, vivre ≠ ex-sister, différente aussi, d'un tout autre point de vue, de celle de Merleau-Ponty, qui écrit une *Phénoménologie de la perception*, alors que pour Michel Henry, si phénoménologie il doit y avoir, c'est d'une phénoménologie de l'épreuve pathétique de soi qu'il s'agit.

Il suffit de comparer ces deux « visions » de l'homme dans son rapport avec ce qui le précède :

- Sartre :

- « La mort de Jean-Baptiste (son père) fut la grande affaire de ma vie : elle rendit à ma mère ses chaînes et me donna la liberté ; Il n'y a pas de bon père, c'est la règle ; qu'on n'en fasse pas grief aux hommes mais au lien de paternité qui est pourri » (*Les mots*).

- Henry :

- « Je suis moi-même mais je ne suis moi-même pour rien dans cet « être moi-même », je m'éprouve moi-même sans être la source de cette épreuve... cette auto-affection qui définit mon essence n'est pas mon fait », ou encore :

- « Les êtres humains sont des nageurs lâchés dans un océan, et supportés par lui, par ses vagues. Et c'est cela la vie, c'est une vague qui se sent elle-même ».)

De cette thèse, Michel Henry tire plusieurs conclusions :

- 1) « Le corps qui appartient aux êtres vivants est-il le même que le corps matériel dont s'occupe la physique quantique, lequel sert de support à ces autres sciences dures que sont la chimie et la biologie ?... Un abîme sépare depuis toujours les corps matériels qui peuplent l'univers et, d'autre part, le corps d'un « être incarné » » ... Un corps inerte... ne sent et n'éprouve rien » (*Incarnation*).

- 2) En même temps que Husserl affirme l'opposition du « monde de la science » et du « monde de la vie », et qu'il écrit que :

- « Nous autres savants n'en sommes pas moins hommes »,

tout se passe comme si c'était un homme désincarné qui écrivait cela, un homme qui n'a jamais rien « éprouvé »... ce que la tonalité de son livre et de ses dernières conférences dément (cf. Levinas, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, p. 175):

- « Notre problème de la crise nous amène à montrer comment il se fait que notre époque moderne, qui, pendant des siècles, put se glorifier de ses succès théoriques et pratiques, s'enfoncé finalement dans un malaise croissant et doit même éprouver sa situation comme une situation de détresse » (*La crise...*, p. 83).

Il y aurait comme une contradiction, chez Husserl, entre la thèse de l'intentionnalité de la conscience et l'affirmation de la nécessité de distinguer le monde la vie du monde de la science. Selon Michel Henry la thèse de l'intentionnalité de la conscience empêcherait Husserl de saisir véritablement la manière dont la vie se révèle du fait que

la vie n'est pas objet de représentation, la vie est invisible.

(--> D'où le « On n'a jamais vu un homme ».)

L'humanité, et la vie, ne s'attestent pas par la vue qui me met en rapport avec un objet du monde physique, mais par l'épreuve, aux deux sens du terme, par laquelle la vie se manifeste en moi.

Il écrit encore :

- « L'homme du monde n'est qu'une illusion d'optique. L'« homme » n'existe pas ». (*C'est moi la Vérité*).

- « C'est à Husserl que l'on doit d'avoir aperçu les conséquences décisives d'un tel projet dans la constitution de la modernité (élimination méthodique de la subjectivité dans le projet rationnel de la connaissance). Seulement Husserl comprend cette mise hors jeu de la subjectivité comme étant celle de la subjectivité intentionnelle et non celle de la vie au sens radical où nous l'entendons »

Ainsi Michel Henry accomplit jusqu'à sa limite le « renversement de la « doctrine copernicienne », initié par Copernic.

- Dire « la Terre ne se meut pas », « le soleil se couche », ce n'est pas une sottise, comme le disait ce brave Albert Jacquard, mais une proposition qui rend compte « du monde de la vie », qui co-existe avec la thèse copernicienne selon laquelle la terre est un corps céleste qui tourne autour du soleil. → Husserl.

- Ce que je dis « voir » i.e. la matière étendue, connaissable par l'esprit (Galilée, Descartes) ne me fera jamais savoir ce qu'est un être vivant, encore moins un homme.- → Michel Henry. Mais si la vie donne lieu à une expérience « pathétique », si c'est quelque chose qui s'éprouve, qui ne se représente pas, il en découle que le « monde de la vie » que Husserl cherche à établir à côté du « monde de la science » suppose une autre définition de la conscience que celle qui la définit par l'intentionnalité.

- Husserl : la connaissance sensible (« la Terre ne se meut pas ») a sa légitimité que n'annule pas la connaissance théorique de la physique.

- Michel Henry : s'agissant de la vie, la connaissance sensible est aussi impuissante à la saisir que la connaissance conceptuelle.

Mise en garde : il ne faudrait pas voir dans cette critique de la thèse de l'intentionnalité de la conscience, et plus largement de cette métaphysique de la représentation, une simple querelle d'école, une affaire de seuls spécialistes universitaires : dans la mesure où tous les philosophes de la modernité sont cartésiens (Husserl a écrit les *Méditations cartésiennes*), c'est la manière dont la modernité se pense elle-même, qui relève de cette métaphysique de la représentation. Et surtout cette philosophie est l'expression conceptuelle de la culture moderne, qui à ce titre concerne tous les hommes. Et c'est cette culture moderne que Michel Henry va définir comme « barbarie ».

Questions :

- En quoi le fait de privilégier chez Descartes le Descartes qui fait de l'idée une représentation conduit-elle au projet prométhéen de maîtrise de la nature. En quoi ce projet peut-il être qualifié par Henry de « barbarie » ?

--> A quoi correspond le concept de « barbarie » chez Michel Henry ?

- IV - La barbarie

La « barbarie », ce n'est pas un régime exceptionnel, ce n'est pas le contraire de la culture, c'est la forme prise par la culture dès lors qu'elle est galiléenne. La barbarie, c'est la vie, mais la vie qui se nie elle-même.

- « Une vie qui se nie elle-même, l'autonégation de la vie, tel est l'événement crucial qui détermine la culture moderne en tant que culture scientifique... Une vie qui se tourne contre la vie, c'est-à-dire contre soi-même, c'est une contradiction. La science moderne, la science galiléenne est cette contradiction » (*La barbarie*, p. 94).

Qu'est-ce à dire ?

La conception galiléenne du monde consiste à partager la thèse selon laquelle la seule connaissance de l'être des choses est celle que nous donne la physique dès lors qu'elle recourt aux formules mathématiques ; le monde est objet de connaissance, objet de représentation. Si la connaissance sensible est dévaluée, c'est au nom d'une connaissance supérieure qui conçoit l'activité de l'esprit comme celle d'un « voir ». Or la vie est invisible...

Sans nier la validité de cette connaissance objective, il faut reconnaître qu'elle a pour condition l'oubli d'une autre manifestation du réel, celle mise en avant par Michel Henry : l'épreuve par laquelle le vivant que je suis reçoit la vie qui se manifeste à travers moi.

Or force est de constater que la « culture occidentale » s'est développée depuis le début des temps Modernes par le privilège accordé à l'objectivité, à l'expertise scientifique, à la technologie,... à la numérisation.

- « Le propre de la barbarie de l'Occident et ce qui lui confère sa puissance formidable, c'est que ce refus s'est accompli non pas contre toutes les formes de culture mais à l'intérieur de l'unje d'entre elles, celle du savoir. Et l'on a vu comment : comment le projet de parvenir à une connaissance objective de l'étant naturel avait conduit les fondateurs de la modernité à exclure de cette connaissance toutes ses propriétés sensibles et subjectives – tout ce qui comportait une référence à la vie. Ainsi la négation de celle-ci, c'est-à-dire en fin de compte son auto-négation, prenait-elle l'allure d'un développement positif, celui de la connaissance et de la science : dissimulée sous les prestiges de la rigueur, la mise hors-jeu de la subjectivité aboutit au ravage de la Terre par la nature asubjective de la technique et, quand elle est appliquée à la connaissance de l'homme lui-même, comme dans les nouvelles « sciences humaines », à la destruction pure et simple de son humanité » (*La Barbarie*).

Ce qui fait dire à Matthieu Giroux :

- « La philosophie de Michel Henry constitue... une puissante charge contre le monde moderne, celui qui, selon le mot de Bernanos, conspire contre la vie intérieure » (Id. p. 11).

- « On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure » (G. Bernanos, *La France contre les robots*, 1947).

la « barbarie », c'est le prix à payer pour « vivre » dans la modernité.

- « Les âmes ! On rougit presque d'écrire aujourd'hui ce mot sacré... L'homme n'a de contact avec son âme que par la vie intérieure, et dans la civilisation des machines la vie intérieure prend peu à peu un caractère anormal ».

Rappelons-nous que le contraire de l'« âme » (anima), c'est la mort.

→ On peut penser au film *Crash*, de David Cronenberg, projeté l'an dernier, ou encore au « dernier homme » de Nietzsche, « celui qui « vit » le plus longtemps » (Prologue de *Ainsi parlait Zarathoustra*) ...

- « Malheureusement, les sociétés humaines ne semblent pas avoir pris, comme le souhaitait Henry, la direction de la reconquête de la vie. Depuis son décès, la tendance est à la radicalisation des principes d'abstraction. L'essor monstrueux des technologies numériques représente un empiètement permanent sur les choses de la vie. Tout semble à présent destiné à être médiatisé et désincarné par des machines de plus en plus sophistiquées. Avec la pandémie de Covid-19, l'homme est plus que jamais soumis à ce régime de déréalisation. On troque le « travail vivant » (ou ce qu'il en reste) pour le télétravail, la vie universitaire pour l'enseignement à distance, les rendez-vous médicaux deviennent des téléconsultations, les moments de convivialité se transforment en « apéro Skype » et la vie culturelle s'épuise dans Netflix. Mais ce profond changement – voici le paradoxe de notre temps – se fait au nom de la préservation de la vie. Est-ce cela l'ultime ruse du monde moderne ? Sauver la vie en la sacrifiant ? » (Matthieu Giroux, *L'oubli de la vie*, p. 182).

Le transhumanisme est la forme contemporaine de cette barbarie.

Conclusion :

Michel Henry est un « penseur antimoderne » (Matthieu Giroux, *L'oubli de la vie*, p. 10).

- « La culture de la science moderne est littéralement une culture inhumaine » (Matthieu Giroux).

On se contentera de formuler quelques questions suscitées par cette philosophie, retenons celles-ci :

- L'attitude qui consiste à confondre l'être des choses avec ce que nous livrent nos représentations semble une donnée ontologique, à savoir l'illusion qui consiste à privilégier la manifestation de l'être des choses qui se modalise sous forme de représentation.

Ce que suggère Matthieu Giroux :

- « ... c'est dans la nature de l'être de se soustraire à notre regard ».

- Première question :

- Si cette « illusion transcendantale » est une donnée ontologique, il faut comprendre pourquoi elle a pris cette forme radicale aux débuts des Temps Modernes. Pourquoi la « barbarie » aurait-elle commencé aux temps de Galilée ?

- Deuxième question :

- Est-ce dû à une initiative malheureuse dont l'homme serait responsable, soit Galilée, initiateur d'un processus dont il ne pouvait qu'ignorer les conséquences, soit Descartes, qui n'aurait pas osé aller jusqu'au bout de son « intuition », ou est-ce l'effet nécessaire de la nature de l'être de se soustraire à notre regard ?

- Troisième question, qui est une autre formulation de la deuxième :

- La barbarie était-elle inévitable ?

Michel Henry affirme que :

- « L'histoire aurait pu être autrement » (*Généalogie...*).

- « Avec (Descartes) tout aurait pu basculer... » (Matthieu Giroux).

En ce cas, la même question demeure : si elle a pris cette configuration, la barbarie, cela tient-il au seul Galilée, au revirement de Descartes qui n'est pas allé jusqu'au bout de ses intuitions, ou à « l'esprit du temps » qui fait que c'est le Descartes mécaniste qui a fait tradition ?

- Autre question :

- Il semble que Michel Henry appelle « barbarie », ce qui, pour la plupart d'entre-nous, fait exception à la barbarie, ce qu'on appelle parfois la « civilisation occidentale ».

- « ... de Prague ou de Bucarest, ceux qui se précipitent à l'Ouest ne savent pas encore qu'une autre forme de mort les attend au rendez-vous ; le nivellement des valeurs et des individualités, tel qu'il s'est développé à l'ombre du capitalisme, sous l'emprise de la technique moderne. Entre Marx et Heidegger, entre Hannah Arendt et Herbert Marcuse, entre Est et Ouest, Michel Henry poursuit son œuvre de Cassandre de la barbarie culturelle contemporaine » (4ème de couverture de *Du communisme au capitalisme. Théorie d'une catastrophe*).

→ D'où la question : si la barbarie est le nom qui désigne la culture moderne «occidentale», quel nom faut-il donner à ces formes historiques apparues au XXème siècle (nazisme, stalinisme...)?

On ne répondra pas à ces questions.

